

*Qui te pousse, ô homme, à abandonner ton logis
de la ville, à laisser tes parents et tes amis et à te
rendre en des lieux champêtres, par monts et par
vauts, sinon la beauté naturelle du monde dont,
si l'on y réfléchit, tu ne jouis que par la vue ?*

Léonard de Vinci

Ventoux

Mille pattes de la pluie
sur les feuilles et sur les toits
on dirait
des tambours et des doigts
(haïku d'insomnie)

Après avoir fait trébucher toute l'eau du ciel sur la nuit, l'orage a eu le tact de cesser pour offrir sur un plateau de rosée ce jour limpide comme un premier matin. N'en reste que des flaques auprès desquelles s'attardent quelques escargots comme des hippos autour d'un marigot. Et le fumet de résine moite des pins mouillés qui étirent leurs cols de girafe vers ce ciel qui n'a jamais été aussi

pur, aussi pomponné comme pour ses noces avec la terre, un ciel provençal pour impressionniste en quête du secret de la lumière fondamentale.

Mon objectif de la journée est encore invisible. Il doit s'étirer là-haut, quelque part par-delà les sapins, par-delà les lignes d'horizons intermédiaires jusqu'à prendre appui contre le bleu lui-même. Hier j'ai aperçu de loin, depuis le pont d'Avignon, les blanches épaules du colosse sans tête. C'est le troisième pilier de la sainte trinité provençale, les trois sommets mythiques, la Sainte-Baume, la Sainte-Victoire et lui, saint Ventoux, le « géant de Provence ». À la différence des autres sommets méditerranéens où j'ai trimballé ma carcasse en quête des spiritualités anciennes, c'est plutôt récemment que le Ventoux a construit sa légende.

Oh, de tout temps, les pastres provençaux qui y menaient leurs ouailles l'ont abordé avec des sentiments mitigés : le bonheur de monter dans les terres plus hautes vers les bons alpages odorants qui engraisent les troupeaux, le pays des abeilles, des plantes à secrets pour guérir les maux de l'époque ; mais aussi la peur superstitieuse qui vous colle au ventre et vous fait retourner tous les dix pas à la tombée du jour.

Jusqu'au siècle des Lumières, le Mont Ventoux a inquiété les bergers et effrayé les populations. Capitale rocheuse de bestioles, bestiasses et bestiaux bizarres, gnomes tireurs de cheveux, santons du diable, farfadets qui emmêlent les queues des

vaches, génies des embrouilles et des objets perdus, voleurs de chemins, vieilles *masques*³¹, djinns vauclusiens, démons notaires signataires de pactes qui vous dérobent l'âme...

Les grottes et *baumes*³² qui trouent ses flancs – Baume du Chat, Combe Cornier, Baume de la Mène – en rajoutent encore au chapitre des peurs fondamentales. Dans les veillées, on laissait entendre que certaines de ces formations calcaires étaient des portes ouvertes sur le monde infernal, l'ancre du *Garagai*³³ roi des gouffres, le véritable « observatoire central du Démon », constante dialectique entre le monde d'en haut, ouvert aux divinités bienfaitrices, et le monde souterrain, chthonien, où se repaissent les créatures malfaisantes de l'en-bas. La contradiction insoluble (nécessaire ?) entre les forces primitives, reptiliennes de l'inconscient et l'aspiration à la transcendance, à l'élévation et à la lumière. Universalité du couple attraction-répulsion (indispensable ?) : certaines de ces grottes auraient abrité des trésors destinés aux plus courageux. Dans celle-ci, une légende affirmait que s'y trouverait « une vache d'or ». À Malaucène, notre commune de départ, une grotte sert de refuge

31. Sorcière en provençal.

*Daiissa-la passar la vielba masca,
daiissa-la passar que va dansar !*

32. Dérivé de l'occitan *balma*, grotte.

33. Tiens, encore un double G ! voir à ce propos « le point G », in *L'outre frontière et autres nouvelles* du même auteur.

à « la chèvre d'or », gardée par sept *matagots*, sept chats sorciers... On retrouve sans peine dans ce cheptel doré la lointaine survivance de rites païens liés à des peuples bergers et transhumants, comme le fameux veau d'or de la Bible contre lequel s'était insurgé Moïse. Et la grotte, lieu initiatique : qui passera outre ses peurs et pénétrera les ténèbres se rendra maître du trésor, métaphore universelle du parcours vital où chacun doit affronter des épreuves – et les surmonter – pour grandir, l'affaire de toute une existence.

À cet égard, l'ascension du Ventoux à vélo en constitue une de belle, d'épreuve initiatique !

Malgré cette réputation sulfureuse, les charbonniers, bergers, trappeurs, cristalliers, cueilleurs de plantes officinales, herboristes, géographes, scientifiques, fréquentèrent très tôt ses pentes mus par la curiosité et les ressources d'un territoire encore bien peu frayé.

Les siècles ont passé, entre-temps l'homme a conçu le vélo, la plus belle découverte depuis l'invention de la bipédie. Le mont « Venteux » est devenu vanté, mieux (ou pire), le temple du cyclo-tourisme. Encore le vocabulaire du sacré. Comme un lieu de culte à ciel ouvert, sans colonnes ni toit, sans prêtres, sans dogme, rien que des fidèles sans intercesseur entre la montagne et l'homme !

Il paraît qu'une revue américaine de cyclo-tourisme l'a classé en tête du peloton des cols du monde entier, avec plusieurs centaines de dévôts

qui tentent chaque jour l'ascension durant les deux mois d'été. Sans compter les adorateurs qui combinent plusieurs montées dans la même journée par différents côtés !

Nombre des montagnes que j'ai gravies étaient des montagnes sacrées. Le Ventoux, lui, est une sacrée montagne. Bernard Thévenet parle d'un « col sacré », dont il faut apprivoiser le mystère. Curieusement, c'est sur les pentes de ce sommet le plus profane que j'ai eu le plus l'impression d'accomplir un pèlerinage. Hommage à l'altitude, hommage au vélo, hommage à l'énergie vitale qui me propulse à quelques kilomètres/heure vers les hauteurs. L'occasion de s'en remettre à saint Mollet et prier Notre-Dame des jambes. Il est vrai que je n'étais pas tout seul à communier ce jour-là !

Tiens, en voici un qui est monté avant nous à la montagne, pour des raisons sans doute moins sportives que poétiques, c'est Pétrarque.

Nous sommes en 1336, le poète a trente-deux ans et il se lance, à pied pardi, une main devant, une main derrière, avec son frère et deux serviteurs à l'assaut de la citadelle. On peut s'étonner qu'un poète s'attaque à un sommet mais il fallait une bonne dose de créativité et d'imagination, c'est-à-dire de poésie, pour décider d'orienter ses pas vers là-haut, vers ces étendues lunaires de caillasse qui donnent toujours de loin l'impression d'être enneigées. On a du mal à imaginer Pétrarque quittant ses parchemins et son écritoire pour chausser ses

bottes et grimper en chapeau à plumet sans carte ni chemin. Les mauvaises langues prétendent qu'il n'est pas arrivé là-haut. Qu'importe s'il nous en rapporte de bien belles pages :

« La vie que nous appelons heureuse occupe les hauteurs et, comme dit le proverbe, étroite est la route qui y mène. Nombreux aussi sont les cols qu'il faut passer; de même nous devons avancer par degrés, de vertu en vertu. Sur la cime est la fin de toutes choses, le but vers lequel nous dirigeons nos pas. Tous veulent l'atteindre, mais comme dit Ovide, "vouloir est peu ; il faut, pour parvenir, désirer". »

Son désir de hauteur est toujours d'actualité, même si les moyens pour y parvenir ont quelque peu changé. J'ai choisi pour cette montée un tricycle américain en aluminium, deux roues à l'avant, freins à disque, quatorze kilos à vide, une vingtaine avec le porte-bagages et quelques affaires pour la journée. Je ne compte pas rivaliser avec les « carbonifères » de moins de neuf kilos ravitaillés en eau par la famille qui suit en voiture. Pas grave. Mon Catrike est très agréable à conduire. On y pédale en position semi-couchée, la garde au sol de moins de six centimètre donne l'impression d'être assis sur la route, sensations garanties. En outre, le fait d'avoir trois roues permet de monter sans se soucier de l'équilibre à basse vitesse. Mieux, on peut s'arrêter, croquer une barre et repartir sans être descendu de sa monture ! Le prix à payer, c'est la largeur, encore qu'une bonne bande cyclable a été aménagée pour